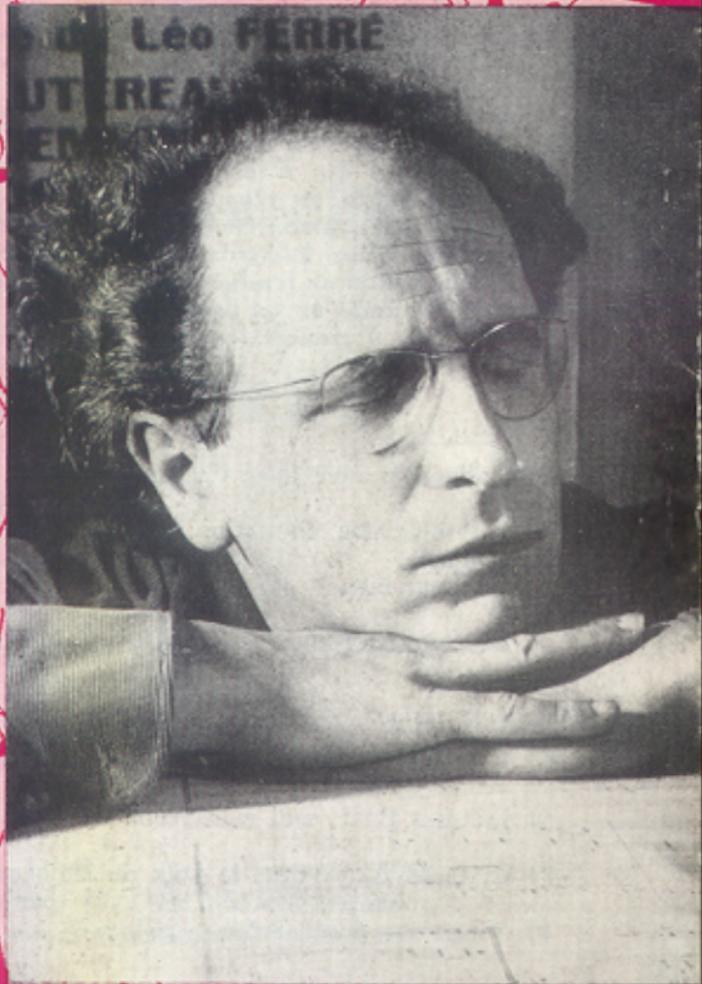


Léo FERRE

PAR HENRY BERTRAND



vie amour
3
chansons

VIE, AMOUR ET CHANSONS

Collection publiée avec la collaboration de spécialistes

Qui dira le pouvoir secret de la musique et du rythme, s'infiltrant par la moindre fissure de l'être jusqu'au plus intime des esprits et des cœurs ?

Refrains d'une saison, que d'espoirs tout neufs n'avez-vous pas charriés ! Que d'amours passagers n'avez-vous pas fait naître !...

Qu'on le veuille ou non, la chanson s'impose aujourd'hui à l'attention de tous : la radio, l'électrophone et le juke-box en ont consacré l'importance.

Il faut lui apporter, au moins, un minimum de sympathie ; car une chanson, c'est un cœur qui bat ;

c'est un cœur qui trahit ses angoisses ou chante son espoir, pleure ses défaites ou clame sa foi...

Serons-nous les inconscientes victimes des rengaines que nous fredonnons ? Nous laisserons-nous envoûter par leur charme ?

Ou bien, l'antenne tendue vers la voix de nos frères, tenterons-nous de découvrir ce qu'ils nous disent de valable sur la VIE et l'AMOUR, à travers leurs CHANSONS ?...

Première série :

- 1) Rythme et rêve avec GILBERT BÉCAUD,
par Jacques Charpentreau
- 2) MARIE-CLAIRE PICHAUD, poète de Dieu, de l'amour et de l'enfance,
par Jocelyne François
- 3) Le cœur mangé par la cervelle ou LÉO FERRÉ,
par Henry Bertrand
- 4) La chanson française en quête d'authenticité,
par François Pierre

Deuxième série :

- 6) Le PÈRE AIMÉ DUVAL ou la chanson fraternelle,
par Paul Tihon
- 5) JACQUES BREL, seul mais réconcilié,
par François Pierre
- 7) CHARLES AZNAVOUR, la voix du malheur,
par Jacques Charpentreau
- 8) Vingt ans de chansons,
par Angèle Guller

Autres brochures en préparation.

Abbé Henry BERTRAND

Le cœur mangé par la cervelle ou LÉO FERRÉ

(15^e mille)

EDITIONS FOYER NOTRE-DAME
184, rue Washington, Bruxelles 5

Léo Ferré, le mal-aimé

Qui n'a éprouvé une angoisse à écouter les chansons de Léo Ferré ? Angoisse du verbe incisif, de l'orchestration grinçante, de la mélodie infiniment inachevée ?

Point d'oreille dissipée pour l'apprécier ; point d'heures bleues en perspective. La roue de fer seulement qui mord le rail, entraînée par l'effort de l'esprit, aigu comme un stylet sur le confort des habitudes.

Me voici injuste déjà ! Car Ferré a bien des « manières ». Essayons d'en parcourir quelques-unes en ces brèves pages, avec tout le respect possible.

Notre base de départ ? Les chansons mêmes qu'il a livrées, si nombreuses et si longues, au public de l'Olympia et d'ailleurs, et ensuite à l'industrie du disque.

Il nous faudra beaucoup d'attention et de patience : Ferré n'est jamais simpliste, rarement populaire, souvent cérébral ! Nous devons traverser la barrière de l'argot parisien et davantage ! Ne le taquinait-on pas récemment à propos d'un jargon ésotérique aux gens du « milieu » ?...

Il ne peut être question cependant de découper en tranches l'œuvre de ce grand artiste, mais bien plutôt de dégager les traits — les rides — de ce visage, rendu familier par les pochettes de disques et qui ne cesse de nous inquiéter.

Quel est le fond de ce cœur à qui ne fut refusé aucun don, même pas celui du travail ?

Ce sera notre problème essentiel. Mais il sera indispensable de relever les thèmes les plus habituels et d'en mesurer la portée.

Pas de plus fondamental chez Ferré que l'homme. Il le montrera enfermé dans une société étroite, mesquine, bien-pensante. Il le verra en pleine révolte contre les institutions et les injustices. Il l'imaginera écrasé par la vie, trahi par elle jusqu'à perdre toute illusion et toute espérance. Il le saisira victime de la civilisation contemporaine, jouet des modes et

NIHIL OBSTAT

H. Van Haelst, can. Hbr. cens.

IMPRIMATUR

Tornacl, die 6 febr. 1961,

J. Thomas, vic. gen.

des hochets — Jazz ou Plastic — que la réclame et les vitrines offrent à son inquiétude.

Mais il écouterait aussi ses chansons secrètes de départ et d'aventure vers les lointains mystérieux, et ce seront les moments les plus poétiques de l'œuvre.

Enfin et surtout, l'homme est capable d'amour ; qu'il soit épinglé à tout étage de la société, déçu, trahi, toujours il aura faim et soif en son cœur, d'un amour authentique. On a dit Ferré sévère et pessimiste envers la condition humaine ; je crois qu'une oreille attentive discernera toujours, au fond du puits, la tendresse.

Abordons, sans plus tarder, les textes les plus révélateurs.

C'est l'homme

Toute une conception de la vie humaine nous saute aux yeux. Sans doute souririons-nous de cette satire terriblement percutante de l'individu-français-moyen... Mais d'autres textes parallèles nous invitent à y voir davantage qu'une vision humoristique et d'ailleurs funèbre de la vie (*Judas* et *Le Parvenu*) :

*« Veste à carreaux ou bien smoking
Un portefeuille dans la tête
Chemise en soie pour les meetings
Déjà voûté par les courbettes...
La page des sports pour les poumons
Les faits divers que l'on mâchonne
Le poker d'as pour l'émotion
Le jeu de dames avec la bonne...
C'est l'Homme ! »*

Quel langage ! De simples propositions très brèves et denses qui se succèdent, à un rythme implacable comme le temps ; le verbe n'intervient pas ou presque.

L'individu est saisi dans la pleine force de l'âge et nous allons assister au « dé-montage » du pantin, comme un enfant qui

s'escrime sur un jouet perfectionné et qui, devant le monticule de ressorts et d'engrenages, s'écrie : « Ce n'est que cela ! »

*« Le poil sérieux, l'âge de raison
Le cœur mangé par la cervelle
Du talent pour les additions
L'œil agrippé sur les pucelles... »*

L'irréversible Temps fait doucement son œuvre et, malgré le tourbillon des affaires, des rendez-vous galants (ou non !), des départs et des retours quotidiens, vient l'heure où se met à tinter

*« La triste cloche de l'ennui
Qui sonne comme un téléphone,
Le chien qu'on prend comme un ami
Quand il ne reste plus personne... »*

La solitude s'installe, alors que les puissances d'action s'étiolent. Le Cœur, distrait jusque-là, se met à souffrir, seul :

*« Les tempes grises vers la fin,
Les souvenirs qu'on raccommode
Avec de vieux bouts de satin
Et des photos sur la commode...
Les mots d'amour rafistolés
La main chercheuse qui voyage
Pour descendre au prochain arrêt
Le jardinier d'la fleur de l'âge... »*

L'automne, maintenant. Reviviscence des hauts moments... passés. Les drapeaux qui claquent — émotivité artificielle et sans efficace —, les consolations...

*« Le va-t-en guerre : faut y aller
Qui bouffe de la géographie
Avec des cocardes en papier
Et des tonnes de mélancolie.
Du goût pour la démocratie*

Du sentiment à la pochette
Le complexe de panoplie
Que l'on guérit à la buvette !...
C'est l'Homme ! »

Pour finir, le geste excessif et vain, l'inconscience brumeuse
et le trou. Sordide.

« L'inconnu qui salue bien bas
Les lents et douloureux cortèges
Et qui ne se rappelle pas
Qu'il a soixante-quinze berges.
L'individu morne et glacé
Qui gît bien loin des mandolines
Et qui se dépêche à bouffer
Les pissenlits par la racine...
C'est l'Homme ! »

Maintenant, écoutez Catherine Sauvage. Il est impossible de
faire sentir le rythme qui entraîne ces courtes visions d'une
camera des âmes, concises et cruelles, ramassées et admirable-
ment servies par la diction impeccable de l'interprète, par son
punch ébouriffant.

Prix du disque, c'est trop peu. On fouille pas mal de
poètes pour découvrir tableau aussi féroce de l'homme dans
l'écoulement de ses saisons terrestres.

Est-ce à penser que tout cela relève d'une pensée juste
et complète ? Il ne semble pas, et l'admiration ne peut
nous faire méconnaître les limites de l'œuvre.

Je connais de bons vieillards pleins de sagesse qui, à 30 ans,
avaient connu la vanité de toutes ces poursuites et qui ont
choisi de n'en plus chasser qu'une seule, unique et nécessaire.
Ils ont appris à vieillir, non dans l'amertume, mais avec sérénité.
Ils ont des yeux clairs autrement lucides, des cœurs de bonté
autrement gratuits. Et une espérance qui compense largement
la terre défaillante à leur pas.

Il n'en reste pas moins vrai que la vision de Ferré sur l'Hom-

me trouve, de nos jours, une audience fort répandue : la vie
n'est qu'illusion. Elle nous corrode comme un acide, jour après
jour, obstinée et patiente. Elle « use » nos facultés, nos talents,
nos enthousiasmes ; elle fait de nous des parodies de ce que
nous fûmes. Il n'est pas jusqu'à notre visage qui ne subit la
lente détérioration des années.

A quoi bon vivre, promis que nous sommes au délabrement
du corps et de l'âme et au gouffre de la mort !... Que vaut la
vie à un tel prix !

La vie

« La Vie ? C'est un' vieill' peau
Mais quand c'est la sienne, on y tient !
Pardi, y a qu'ça qui compte...
Dis, la Vie, t'es mal foutue,
T'as l'air d'un' fille perdue,
T'es fagotée comm'un' sans foi ni loi
Qui croit qu'en Dieu, c'est toi !
Et qui s'fout d'tout d'ailleurs
Mais pas des coups au cœur... »

Essayons de mettre un peu d'ordre dans le déferlement des
couplets de cette haletante invective à La Vie. Ce texte révèle
bien plus qu'il n'y paraît.

L'enchaînement : La Vie - Le Cœur - L'Argent - L'Amour :
excellent résumé des thèmes essentiels à Ferré.

Chacun est interpellé à son tour, à l'aide d'apostrophes appa-
remment confuses, mais qui toutes dénoncent les limites, les
carences, les fausses promesses de tout cela dont l'être humain
attendait l'Absolu.

Insatisfaction radicale de tous les mythes du monde à la
chasse du bonheur.

« Le Cœur ? C'est un' vieill' peau
Un' peau d'tambour, taratata !

Ma Sœur, c'est lui qui compte !
L'Argent ? Un' peau d'chagrin ...
L'Amour ? Un' peau d' vison ... Ça fait des fautes ... !
Dis l'Amour ! T'es tout ou rien
Mais quand t'es tout : c'est fou.
Et quand t'es rien, alors, c'est rien du tout ... »

La conclusion sera à la fois décevante comme une défaite et pleine de la sinistre bravache de Robinson, tout nu sur l'île déserte, mais qui a sauvé sa peau.

Nous voici en mesure, grâce à deux chansons, de déterminer des aspects fondamentaux de l'univers de Ferré.

L'homme est affligé d'une condition pitoyable. Mais ce qui fait sa destinée tragique est la lucidité permanente avec laquelle il se juge.

Je ne crois pas que l'auteur veuille jouer au philosophe, ni qu'il nous impose une éthique bien définie. C'est en chansonnier qu'il nous invite à entrer dans sa manière d'envisager la vie et cette optique-là, nous essayons de la découvrir à l'aide des témoignages les plus authentiques : les chansons, tout comme nous regardons les toiles de Buffet.

Bien sûr, ce genre d'expression n'a pas la densité d'un traité de philosophie. Il rend accessible pourtant, à une multitude d'auditeurs, les options élaborées par les penseurs. La chanson est un art « actif » qui provoque en quelque sorte l'imitation. La pensée est, dirait-on, incarnée dans une situation concrète. Par conséquent accessible.

Nous prenons plaisir et intérêt à l'histoire supérieurement contée par J.-R. Caussimon, d'un certain « Monsieur William ». Nous entrons de plain-pied dans son univers délabré, sans nous apercevoir du profond agnosticisme qui l'imprègne. (Un peu à la manière de Bergman, évacuant Dieu au bénéfice du destin, comme dans *Le Visage*.)

On retrouve, chez Ferré, des traces nombreuses de pensées contemporaines, sans qu'on puisse toutefois le cataloguer jamais.

Il est unique et la notion d'Ecole lui est aussi étrangère qu'à Françoise Sagan.

Ainsi les Camus, Sartre, Kafka, Brecht laissent dans les chansons de Ferré des vestiges que nous retrouvons au passage. Des « climats », devrais-je dire, des effluves. Car encore une fois, la chanson procède le plus souvent de l'exposé rapide d'une situation et tend à provoquer, d'habitude, une impression forte, agissant davantage sur l'émotivité que sur la raison.

Pourtant, chez Ferré, nous avons bien des exemples où il semblerait qu'une « thèse » est en cours de démonstration ! La chanson « *Et des Clous* » que nous allons lire (n'est-elle pas plus écrite que chantée ?) nous découvre peut-être l'agnosticisme profond de l'auteur, en même temps que certaines attitudes intérieures.

Il nous arrive de rencontrer de tranquilles agnostiques qui très sereinement nous entretiennent de leur incroyance, d'assister à des spectacles où l'idée même d'un supranaturel ne nous effleure pas.

Par contre, lorsque Ferré pousse sa pointe contre la Foi ou l'Eglise ou toute espèce de métaphysique, il y a toujours un peu de hargne, quelque ironie glacée, un ricanement. Une vieille blessure ? Qui le dira ? Mais certainement pas la quiétude devant les problèmes de la vie et les options les plus graves.

L'auteur n'a rien d'un esprit léger, d'une âme folle. Il apparaît un intellectuel doublé d'un volontaire. Lisons « *Et des Clous* ».

« Regard braqué sur la nuit
Au bout du quai, c'est fini ...
Le cœur s'en va résigné
T'en fais don' pas, c'est gagné.
Mais gagné quoi, savez-vous ?
4 planches de bois et des clous ! »

Et le refrain :

« Si tu veux fair' ton bonheur

*Prends les choses comm' ell's sont.
Solitaire, sur la terre,
L'homme chante sa chanson
Mais rien jamais ne lui répond. »*

S'il fallait confirmer le refus :

*« Le temps qui court sous la peau
Le Bon Dieu sourd comm' un pot. »*

Et la conclusion éloquentes :

*« Quand on est mort
C'est pour de bon. »*

On serait tenté de conclure à une affirmation formelle d'athéisme : « Après la mort il n'y a rien. Ton avenir, c'est quatre planches. N'attends pas de réponse, il n'y a personne ». Une négation pure et simple de toute réalité surnaturelle ; l'horizon bouché, le néant de l'espoir. Ce serait le refus classique de tout absolu, extérieur à l'homme.

Gardons-nous pourtant d'affirmer. Une chanson curieuse vient tout remettre en question. « *Merci, mon Dieu* », douloureuse prière en grisaille, mais dite avec une émotion contenue. Voici que nous pourrions entendre, cette fois, le cri d'un croyant blessé par la vie et qui interroge Dieu avec humilité et patience. Quelle est cette folie de la croix si peu comprise des hommes ?

Quel sens donner à la pauvreté d'argent, d'intelligence et d'amour dont nous souffrons tous ? Sans comprendre du tout : « *Merci, mon Dieu*, pour ces pauvretés, merci pour la guerre, pour la mort même... mais pourquoi ? » Voici la dernière strophe :

*« De cette croix du Golgotat
Qui crucifie tant de poitrines
Et de Ton Fils qui n'a fait ça
Que pour la peau et les épines
Avec l'Amour au beau milieu
Et puis ton ciel qu'on imagine
Nous te disons : Pourquoi, mon Dieu ? »*

Il est difficile, sinon impossible, de parler encore d'agnosticisme radical ! Comment ne pas entendre le son d'une âme qui — si elle ne l'est plus — fut chrétienne et en a gardé la sincérité de la prière ? « *Merci, mon Dieu* » ne peut avoir été écrite par un athée. Le point d'interrogation termine cette chanson dont la dernière note est la sensible, c'est-à-dire qu'elle ne finit pas ! Elle reste sur une question angoissante. Une fois de plus, admirons l'art musical de Ferré. La mélodie elle-même est inachevée.

Elle continue la confrontation permanente de l'homme avec sa condition, sans exclure les aspects métaphysiques. Très généralement, l'auteur conseillera de « subir » cette condition, pour douloureuse qu'elle soit et ne nous offrant que des prétextes. Qui sait s'il ne trouve pas, là précisément, la grandeur...

L'amour

Deux chansons vont nous permettre d'approcher l'idée de l'auteur sur ce sujet important. Elles se complèteront, encore que très différentes.

« *Comme dans la Haute* » apparaît une réussite, à bien des égards. L'unité texte-musique-rythme touche ici à la perfection du genre et nous ne pourrions pas échapper à l'insondable mélancolie qui s'en dégage. Les paroles que ne désavoueraient ni Villon ni Verlaine sont portées par la mélodie extrêmement simple et une harmonisation en contre-chant au haut-bois, trompette bouchée ou saxo.

Voilà : Tout est raté. « Tu m'avais dit : quand on s'aim'ra » nous aurons tout ce que femme heureuse peut désirer : un vrai « charriot », un vrai phono, de vrais tableaux, de vrais petits enfants même, si beaux qu'on pourra les montrer... Pourtant :

*« Depuis qu'on a tout c'que t'as dit
J'suis comm' un' qui n'est pas finie
J'ai tout c'qui faut et c'qui faudra*

Pourtant y manque un je-ne-sais-quoi
Quand on s'regard' au fond d'la nuit
Tu m'dis plus rien, alors j'm'ennuie,
Comme dans la Haute. »

Douloureuse faillite de l'amour qui est affaire de cœur plus que de matière. Mystère aussi de l'amour à qui la *communication* est essentielle, dans la richesse ou le dénuement. « Tu m'dis plus rien » . . . N'est-ce pas la marque de tous rapports humains de les exprimer en mots, en langage intelligible, qui sont comme le triomphe de l'être libre ?

Célébrons le talent de Léo Ferré pour cette chanson pas ordinaire. On mesure la différence entre l'œuvre pleine comme celle-ci et les bleuettes sans densité qu'on nous sert trop souvent. Dois-je ajouter que Catherine Sauvage augmente de son autorité indiscutée et de son sens tragique, la portée de cette modeste mais très humaine chanson ?

La seconde, interprétée par Ferré lui-même, est d'une tout autre venue. Nous la lirons entièrement, elle est brève mais révélatrice. Elle s'intitule « Notre amour » :

« Quand nous écrirons nos noms
Sur les arbres malades de l'automne,
Les oiseaux pourront chanter
Nous pourrons nous aimer.
Je suis celui que tu attends
Je suis celui qui t'aime tant
Depuis longtemps, oh ! si longtemps.
S'il t'arrivait de m'oublier
Sache que moi, je n'oublierai jamais.

Lorsque nos noms seront fanés
Sur les arbres malades de l'automne,
Les oiseaux pourront partir,
Nous pourrons en mourir.
J'étais celui que tu attends

J'étais celui qui t'aimait tant
Depuis longtemps, oh ! si longtemps.
Il t'arriva de m'oublier
Tu sais que moi, je n'oublierai jamais . . .
Car mon Amour est plus fort que l'amour. »

Chanson du mal-aimé, ceci nous introduit dans l'univers douloureux d'un amour fidèle et éternel. Si la forme en est plus classique, elle nous enveloppe d'une nostalgie bien propre à l'auteur de « Mon camarade » et de « Pauvre Rutebeuf ».

Ferré croit à l'amour. Il le voit souvent malheureux, mais exprime par lui son appel profond vers le bonheur, comme vers un absolu.

Ce goût d'achèvement émane aussi d'une autre chanson intitulée : « L'Amour ». Il faut y regarder de près ; car à première vue, elle est un appel presque animal de satisfaction physique. Toujours dans le « style psalmodie », qui lui réussit si bien, l'attente la plus passionnée que semblent révéler ces cinq ou six courtes strophes est celle d'un dépassement de l'être, capable d'atteindre au seul absolu qui est l'Amour.

Anticonformisme

Passons à un autre thème non moins important chez Ferré, même si celui de l'amour nous oblige à y revenir par la suite.

Si l'auteur est tellement cruel pour l'homme contemporain et le dépouille avec un scalpel si aigu, il n'y a vraiment pas de motif pour qu'il ne s'attaque aux structures, avec la même âpreté. L'Eglise aura une place de choix dans ses invectives terribles et nous pouvons examiner deux chansons qui, de ce point de vue, sont éclairantes.

« Cloches de Notre-Dame à Paris »

Des cloches, c'est bien innocent ! Pourtant elles seront le symbole de toute l'Eglise avec son édifice entier. Ferré rappelle au catholicisme qu'il est fait pour les pauvres et les petits, bien plus que pour les riches et les nantis du monde. Que le Christ est venu s'installer au creux de la souffrance humaine et qu'Il a voulu mettre le glaive de l'inquiétude au cœur des assoupis.

« Cloches de Notre-Dame à Paris
Qui sonnez les glas et les carillons
Qui sonnez la joie et la peine,
Cloches de Notre-Dame à Paris,
Vous êtes vieilles comme le monde
Vous êtes pauvres comme la Seine
Vous êtes tendres comme le bronze.
Cloches de Notre-Dame à Paris,
Cessez vos glas et vos carillons
Et penchez-vous un peu du côté d'Aubervilliers ou des Lilas
Et chantez le bonheur de ceux qui n'en auront jamais.
Cloches de Notre-Dame à Paris,
Qui sonnez chaque mort d'évêque,
Sonnez un jour, une nuit, au hasard, comme ça, toutes seules.
Ça mettra les gens en bas de leur lit

*De leur lit douillet, à Paris
Et ça fera peut-être peur aux imbéciles...* »

Il y a dans cette chanson une retenue et une âpreté, une violence percutante que le style de psalmodie soutient remarquablement. La musique elle-même, en longs accords d'orgue, est en soi une satire et une dérision. Catherine Sauvage rehausse de tout son talent le texte vigoureux : point de vue chanson, un succès.

Mais quelle douleur de nous entendre redire, en termes de poète, que l'Eglise a perdu la classe ouvrière et s'occupe peut-être trop des grands du monde, au détriment des petits ! Aubervilliers mériterait aussi que sonnent pour lui carillons de deuil et de peine.

Autant cette œuvre d'une si admirable forme et — finalement — d'une si « juste » indignation pour ceux qui acceptent de l'écouter, peut être source de réflexions positives, autant « Monsieur-Tout-Blanc » semble méchante dans son inspiration.

« Monsieur-Tout-Blanc »

On est un peu étonné — quelles que soient les opinions de l'auditeur — d'un pamphlet aussi notoirement erroné contre la personne de Pie XII, qui était universellement estimé et vénéré pour tant d'initiatives charitables.

En voici pourtant de larges extraits, douloureux pour des chrétiens. Je ne pense pas devoir l'omettre car elle montre une âme blessée aussi bien par la souffrance du monde que par toutes les variétés possibles d'hypocrisie, où qu'elle croie les trouver.

Nous nous étendrons peu sur la perfection musicale. Quel art pourtant dans le changement de rythme, des couplets aux refrains ! Ces derniers sur mouvement de valse, charmeurs à souhaits — Ferré parle... — et les premiers sous forme d'invectives directes et personnelles. Il n'est pas jusqu'à la forme elle-même du poème — une ballade, avec envoi... — qui ne soit digne d'admiration. Dommage...

« Monsieur-tout-blanc, vous enseignez la charité bien ordonnée dans vos châteaux en Italie.

Monsieur-tout-blanc, c'est très gentil, mais qu'est-ce que c'est ?

Pendant c'temps-là, moi, j'vis à Aubervilliers
C'est un p'tit coin perdu au fond d'la misère
Où l'on n'a pas tellement d'questions à s'poser.
Pour bouffer, faut bosser, mon p'tit père...

Monsieur-tout-blanc, si vous partez un beau matin, les pieds devant,

pour vos châteaux en Paradis

Monsieur-tout-blanc, le paradis, c'est p't'êtr' joli

Priez pour moi, moi j'ai pas l'temps.

Car je vivrai toujours à Aubervilliers
Avec deux bras noués autour d'ma misère
On n'aura plus du tout d'question à s'poser
Dans la vie, faut s'aimer, mon p'tit père...

Monsieur-tout-blanc, si j'enseignais la charité bien ordonnée dans mes châteaux d'Aubervilliers

Monsieur-tout-blanc, ça n'est pas vous qu'j'irais trouver
Pour m'indiquer c'qu'il faut donner !... »

Autre chose est de s'en prendre à des structures vieilles ou dépassées, autre chose est d'injurier froidement des personnes. L'expérience nous le prouve abondamment : cette chanson fait naître la gêne partout où on l'écoute.

Après l'Eglise, la Société...

Il s'en faut de beaucoup que l'Eglise soit la seule cible du non-conformisme de Ferré. La Société tout entière avec son appareil juridique, ses habitudes, ses tabous, sa poursuite incessante de l'argent et du luxe, éprouvera la morsure des flèches ardentes.

« Y aura guère de gens comm' nous
On s'ra tout seuls à s'croir' du goût
Comm' dans la haute ! »

Et plus loin :

« En Art c'est comm' partout ailleurs
Y faut n's'acheter que du meilleur... »

Quand le succès aura couronné ses efforts :

« Un tas d'amis inattendus
Viendront piquer à ma mangeoire... »

La parodie de la Justice :

« En mil neuf cent cinquante et plus
De tes juges, on a les petits
Ça tient d'famille à ce qu'on dit
Ça s'fout un' robe et t'es pendu ! »

Il faut faire attention au texte si on veut entrer plus profond. La chanson « Comm' dans la haute » est si parfaite que la satire sociale disparaît pour ne laisser place qu'à l'analyse de l'amour. Le non-conformisme social de Ferré est un peu simpliste. Tout comme celui de Brassens et des autres. On sait bien que les lois humaines créent, à côté de beaucoup de bien, pas mal d'injustices. N'allons pas conclure trop vite que tous les voleurs sont « voleurs de ... pommes ! » L'ordre est souhaitable en toutes choses, et aussi dans la société ; sans pour autant vouloir dire que les hommes soient toujours élevés et grandis par les contraintes de la vie en société. Gardons-nous d'être, tout uniquement, opposés par principe à des aspects restrictifs de la loi. Elle a ses démerites mais aussi ses vertus qu'il est de bon ton souvent d'attaquer pour briller.

... et la Famille

Rien ne vaut pourtant le boulet rouge envoyé à « l'esprit de famille ». Mais cette chanson ne sera comprise que par les habitués du poète ! Le verbe est dru, il demande une certaine attention pour être vraiment saisi en profondeur. Je ne crois pas que d'autres textes atteignent à une telle férocité.

Père, mère, frères et sœurs, oncle, tous y passent et les sous-entendus sont terribles. « Fable, écrite sans moralité », comme il le dit lui-même, dont nous donnons ces exemples :

« Mon frère était un assassin
Qui travaillait avec la lame
Et chaque soir après l'turbin
Il faisait travailler sa femme...
Mon Père avait un bar-tabac
que fréquentaient de drôles de têtes
Ils vivaient tous dans l'aléa
Et Papa plaçait leur galette...
C'est c'qu'on appelle en vérité
Une famille véritable
Où l'instinct de propriété
Se révélait inéluctable. »

Anodin ? Que non pas ! Cette chanson manque du correctif immédiat de l'exagération si manifeste dans « L'Homme », tellement systématique qu'on en vient à sourire. La satire est ici entière, raffinée et dépassant bien le « cas » envisagé. On se souvient, avec inquiétude, de certaines lèvres minces et d'un regard étonnamment froid.

Ce clinicien de la société et des grands rouages traditionnels parle avec une objectivité glaciale que vient augmenter toute une gamme d'onomatopées, de soupirs et de ricanements fort suggestifs mais, disons-le, outrés.

Ferré n'est pas le seul, bien sûr, à pourfendre la société, l'Eglise et la famille ; pas plus qu'il n'est unique à chanter les vertus de la cloche de bois. D'autres le font avec plus de jovialité, de santé, peut-être, et une sorte de bonté et d'indulgence humaines.

Le ton garde ici une dominante implacable de révolte et de refus ; caustique et froid, notre auteur semble souvent manier un humour si polaire que les chansons n'émeuvent plus et tournent à l'aigre.

On en vient à se poser la question : Ferré a-t-il donc tant souffert ? Il est bien difficile d'y répondre car, se séparant en cela des mœurs contemporaines, il garde une discrétion farouche sur lui-même, renvoyant impitoyablement les chasseurs d'interviews, d'où qu'ils viennent !

Donnons cependant, sous toutes réserves, les éléments succincts que nous avons pu réunir sur sa vie et qui, je l'avoue, éclaireront faiblement notre étude.

Eléments de biographie

Né à Monaco en 1916, il manifeste très tôt le goût de la musique. Il suit les cours du Collège de cette même ville et fait partie de la maîtrise de la cathédrale. Ferré est de ces hommes qui, élevés dans la doctrine chrétienne, ne pourront jamais l'oublier tout à fait.

Il compose une messe à trois voix et des mélodies sur des textes de Verlaine.

Après la guerre, il monte à Paris et perce dans les cabarets de St-Germain. La poésie n'est plus seulement parlée ou lue, mais chantée.

Il se rend compte de sa préparation insuffisante et rencontre Léonie Sabaniev, élève de Scriabine, avec lequel il poursuit des études musicales solides — composition, fugue, contrepoint — et acquiert une vaste culture musicale. Sa décision est prise : il fera de la musique.

Texte, musique et harmonisation, il fait tout. Il chante aussi pour gagner le pain de chaque jour. C'est dur et amer.

Mais le succès n'éteindra pas les souvenirs des jours sombres. Il crée un oratorio sur la *Chanson du mal-aimé* d'Apollinaire qu'il dirigera lui-même à la R.T.F., après Monte-Carlo. De lui aussi la *Symphonie Interrompue* et un opéra, monté à Monte-Carlo : *La Vie d'artiste*, en 1956.

Ferré est maintenant très connu, très aimé. Grande foule à Bobino lorsqu'il « passe ». Notre auteur, très discret sur sa vie

personnelle, admet de bien rares amis dans son intimité. Ceci nous suffit, à la vérité.

Paris

Personnage de prédilection pour lequel il gardera toujours une sorte de tendresse, Paris revient souvent dans l'œuvre de Ferré. *Paris-Canaille* ; *A St-Germain-des-prés* ; *L'Île St-Louis* ; l'admirable *Flamenco de Paris*, souvent imité ; le *Pont Mirabeau*, *Tahiti* et bien d'autres.

Paris, c'est la grand'ville qu'on quitte un moment pour y revenir bientôt. Paris des filles, des voyeurs, des cloches ; Paris de tous les excès et de toutes les peines, de tous les snobismes, de la mouise, de Montmartre et des boulevards.

« *Vitrines* » détaille le visage de la ville brillante et tentatrice. Déferlement de mots au cours de ces longs couplets, davantage parlés que chantés, coupés par quatre petits refrains nostalgiques et mélodieux :

« *Les vitrines de l'avenue
Font un vacarme dans les cœurs
A faire se lever le bonheur
Des fois qu'il pousserait dans les rues... »*

Tous ces étalages affolants qui éclaboussent les passants et leur offrent un faux bonheur avec des slogans au néon, c'est tellement triste, parce que les hommes s'y laissent prendre — ceux qui le peuvent — et les autres râlent de n'y pouvoir toucher.

Quelques-uns sont comme le poète, plus sages sans doute, mais pas très convaincus...

« *Les vitrines de l'avenue
C'est mes poches à moi quand je rêve
Et que j'y fourre à mains perdues
Des lambeaux de désirs qui lèvent... »*

Ferré doit éprouver souvent une grosse difficulté à terminer ses chansons : c'est le cas ici. Pas de raisons de s'arrêter dans

le panorama des vitrines ! La mélodie reste en suspens et nous laisse insatisfaits ! Madeleine Ferré ne dit-elle pas, dans une interview : « Quelquefois, je finis ses chansons, les paroles, je veux dire. C'est moi qui ai terminé « *Paris-Canaille* ». »

Le départ

Abordons une autre manière, peut-être moins connue, mais charmante. Nous y sommes introduits par « *Le Bateau Espagnol* » et « *L'Étang chimérique* », deux très jolies rêveries, d'une musicalité incomparable. Nous sommes en pleine revanche du rêve et de l'espérance, après les visions noires de la vie. On sent passer la grande aile de Claudel — j'en demande pardon à Ferré ! — celle d'Apollinaire...

Nous touchons à des rives aériennes, grâce à des partitions de piano étonnantes. Changements de rythmes et de tons, en fonction toujours du texte : rien de cliché chez notre auteur, rien de facilement romantique.

N'allons pas chercher dans « *Le Bateau Espagnol* » un enchaînement rigoureux de pensée. Cette chanson, composée en 1949, est toute en images d'évasion et rappelle le « *Bateau Ivre* » par bien des points. Amérique, contrebande, tonnes d'or, coton, que de mots-clés pour déclencher en nous le dépaysement et le désir du voyage aventureux.

« *Je serai le bateau pensant et prophétique... »*

Que de grâces délicates dans le refrain :

« *Qu'il est long le chemin d'Amérique...
Qu'il est doux le chemin de l'Espagne... »*

Et la signature pourtant, qui revient plusieurs fois dans toute l'œuvre :

« *Le bonheur, ça vient toujours après la peine... »*

Mais aussi les voyages n'assouissent pas le passionné de l'aventure : témoin le long périple de « *L'Île St-Louis* », écrit par Caussimon, et mis en musique par Ferré :

« L'océan ne vaut pas la Seine
Le large ne vaut pas le port... »

Et encore le parfum désabusé d'un bonheur inachevé, dans le dernier vers :

« T'en fais pas, mon ami, j'vieillirai... ».

Que d'amis de Ferré ignorent cet aspect charmeur du poète et ne se réjouissent que des comprimés de misanthropie !

Evoquons rapidement « L'Étang Espagnol ». Écrit en 1950, nous vous invitons à l'écouter chanté par Jacques Douai. (BAM, L.D. 306)

« Dans le lointain château d'une lointaine Espagne, »

voici la guirlande des bons et des mauvais souvenirs, fleurissant sur l'étang. Envoûtante poésie de l'amour qui, tel un voyage à rebours, gravit le temps écoulé, perdu.

« Et ce blanc nénuphar, c'est ton cœur de 20 ans. »

On ne peut oublier « Les Forains », comme une sorte de transition entre les deux genres opposés. Les Forains, seuls vrais nomades dans notre monde organisé, gardent un style de vérité et de douceur poignantes, avec l'air de n'y pas croire :

« Si l'on mettait le cœur des gens
Dans les manèges des forains
Ça leur ferait de quoi s'aimer... »

Je connais peu de refrains plus nostalgiques et humbles que celui-ci, écrit en trois temps, comme chaque fois qu'il s'agit d'amour tendre ou de confiance abandonnée :

« Ecoutez la chanson foraine
Qui parle des amants perdus.
Ça sent l'amour et puis la peine
Turlututu, chapeau pointu
Turlututu, n'en parlons plus... »

Mais quel regard, de l'intérieur même des baraques foraines, sur ceux qui défilent ! Des artilleurs, des bonnes d'enfants, de vieux messieurs. Et la révolte qui gronde devant la stupidité du client :

« Je te paierai un beau fusil
Pour massacrer tous ces pantins
Qu'on voit à la fête foraine
Et puis j'accrocherai ton cœur
A ce manège de deux sous
Qui moude si tendrement ma peine... »

Le mal de vivre

Le mal de vivre, c'est aussi un dénominateur commun à bien des poèmes de Ferré. Si l'homme est tellement petit, méchant, pauvre, superficiel, insignifiant, quel poids de tristesse ne doit-il pas porter chaque jour de sa vie !

Il ne faut jamais oublier cette chair palpitante de l'homme, capable de souffrances infinies, lorsqu'on écoute les cris et les grincements de Ferré. On pense à ce bref passage de Camus dans « La Chute », qu'il intitule « le malconfort » — ce cul de basse fosse, où le prisonnier se trouvait dans l'impossibilité de s'étirer entièrement, de se reposer, de s'étendre en paix.

« Il fallait prendre le genre empêché ; vivre en diagonale »... N'est-ce pas souvent l'opinion de notre auteur sur la vie ? Ces barrières de tous côtés pour nous contraindre et nous enfermer dans une condition médiocre, alors que le cœur aspire aux sommets et « aux ponts supérieurs » ?...

Illustrons cela par une chanson d'une insoutenable tristesse : « Nous les Filles... ». Un monument de lucidité atroce. N'y cherchons pas la critique d'une société qui tolère à son flanc cette lèpre vieille comme le monde et qui conduit à l'écrasement de l'être asservi. Descendons, au contraire, en plein cœur d'une situation avec ses douleurs, son humour, ses revanches, sa désolation morbide d'une évasion impossible.

« Nous les souris, les pin-up, les en-cas
Nous qu'on appelle « les filles »
Qu'on soit d'la haute ou qu'on vienn' d'en bas
On est d'la même famille. »

« Quand on est fille, c'est pour la vie. » Sur une mélodie qui-ne-finit-pas de pleurer et de crier dans sa révolte inutile.

« Hé ! les frangines, où allez-vous ?
— On va leur mettr' la corde au cou... ! »

Le plus esclave n'est pas celui qu'on pense. Un jeu d'aller-retour entre des désirs alternatifs et terriblement pitoyables pour les deux adversaires abusés.

« Graine d'ananar » est de la même veine, un peu, mais avec une pointe très sèche contre la Société. Elle se défend, l'horrible divinité, en excluant sans pitié ceux qui « sont à part ». Comme s'ils y pouvaient quelque chose, eux les clochards, à la pendaison du grand-père ! Comme s'ils avaient demandé cet héritage farouche de liberté et de non-conformisme ! Ce qui n'empêche aucunement de retrouver des gestes de vérité :

« J'avais des copains
Qui mangeaient mon pain
Car le Pain c'est fait
Pour êtr' partagé,
Dans la société !
C'est pas moi qui l'dis
Mais c'est Jésus-Christ
Un foutu bavard
A gueul' d'ananar... »

Si nous désapprouvons l'irrévérence des deux derniers vers, ne l'exagérons pourtant pas. Jésus est apparu à ses contemporains, en rupture et souvent en opposition flagrante avec l'ordre établi. Nul plus que Lui n'a désiré partager le Pain, nul n'a plus clairement stigmatisé les pharisiens et souhaité l'avènement d'un Royaume de justice. Tout le sens de la chanson est de

retrouver, dans la cloche, toutes les vertus que la société a bannies dans l'égoïsme et la respectabilité.

Ferré, homme de son temps

Des questions sociales, assez en avons dit. Des problèmes d'équité et de justice aussi. Voici « Dieu est nègre » et toutes les harmoniques des questions raciales qui laissent dans l'âme du poète d'inédites résonnances.

Dans une forme musicale accomplie à la manière d'un blues, en 7 strophes classiques et rythmées, nous voilà plongés au cœur du drame. Vous vous rendez compte ! Dieu est nègre ! Quel boum dans la presse internationale ! On croit entendre le petit crieur de journaux proclamant la nouvelle qui lui vaudra une heureuse vente. Car « Jimmy l'a vu au p'tit matin avec un saxo dans les pattes ! ».

« Armstrong est r'çu chez l'Président... et quelle tempête parvient au dehors ! » Suit un délicieux portrait (que chantent Serge et Sonia avec une lenteur très romantique) :

« Il a des p'tits cheveux d'argent
Qui font au ciel comm' des nuages.
Et dans sa gorge y a du plain chant
Comm' dans les bars au moyen âge.
Dieu est nègre... »

Mais le rêve a des limites cruelles. Jimmy a trop bu de whisky et joué trop longtemps ! A l'aube grise et toute gelée, il va s'endormir ; un dernier souffle dans la trompette bouchée... Pauvre nègre... !

Il n'y a qu'un poète pour vous servir un petit tableau de cette qualité, avec en référence les cris de détresse, d'espoir, de revanche, de triomphe, d'une race toujours accablée. Une chanson évoque, suggère, un tas d'idées en suspens dans une société, sans jamais verser dans la logique. C'est sa valeur propre. En voici une nouvelle preuve éclatante. (B.A.M. ex : 237 (M.).

Ferré, un classique?...

Ne vous fiez à rien ; notre auteur est multiple. Témoin cette manière chez lui de passer au crible les attitudes contemporaines, les modes et les engouements, les nuages artificiels de notre civilisation. Voyons cela d'un peu près.

« *Le Jazz-band* »... Argument : le quartier se voit envahi par le bruit et le rythme.

« *On n'est pas là pour rigoler
La « bande-à-Jazz » a débarqué.* »

Trois couplets de la même venue, trépidante et saccadée, puis soudain :

« *La mélodie s'est dégonflée
On allait p't'êtr' pouvoir s'aimer...* »

Enfin sur un mouvement de valse, ravissant et si paisible :

« *Je t'aime, même si c'est sur trois temps,
Je t'aime, l'accordéon à l'temps...* »

Beau petit pavé très classique dans les mares de certaine hystérie trépidante. Vous sentez comme Ferré reste français, cartésien — oserais-je ajouter —, dans ses jugements de valeur. Pas question de grandes choses sans lenteur et silence ! Pas d'amour vrai en tous cas. Peut-être devrions-nous conseiller cette chanson à ceux et celles qui se laissent ensorceler par certaine musique américaine sans signification autre que trémoussement musculaire, et dépourvue de toute pensée exprimable.

Dans ce même ordre, « *Le temps du plastic* », robuste boutade sur faux bijoux, fausses étoiles, fausses fanfares ; un divertissement ironique, sans doute, mais qui proclame vigoureusement le virage nécessaire vers ce qui mérite notre admiration, laissant là tous les faux semblants. « Il n'est p't'êtr' pas trop tard... »

Et pour reprendre en une seule chanson beaucoup des thèmes principaux de Ferré, jetons un dernier regard vers une œuvre

assez récente qu'interprètent avec force Serge et Sonia : « *La poésie fout l'camp, Villon.* »

Elle n'est pas sans rappeler — sur un autre rythme — « *Pauvre Rutebeuf* » de si heureuse mémoire.

« *Tu te balances, compagnon,
Comme une tringle dans le vent...* »

Nous y sommes : tout Villon nous revient en mémoire, les gibets, les arbres nus, le vent, les pendus et les juges...

« *La poésie fout l'camp, Villon
Y a qu'du néant sous du néon
Mais tes chansons même en argot
Ont quelques siècles sur le dos.* »

Car voici la pointe : finie, lointaine, ta belle hargne de jadis, « *Y a qu'du néant sous du néon...* »

« *Tu vois, rien n'a tellement changé
A part le fait que tu n'es plus
Pour rimer les coups d'pieds au cul
Que nous ne savons plus donner !* »

Poésie de notre temps abâtardie et stérilisée ! Et le choix de Ferré, rigoureux et net :

« *La poésie fout l'camp, François,
Emmène-moi, emmène-moi,
Nous irons boir' à Montfaucon
A la santé de la chanson.* »

C'est tout le programme en effet : retrouver la verve de Villon. Et n'y fut-il pas fidèle ? Rien de quelconque dans l'œuvre de Ferré, rien de banal et cette dernière et rapide évocation nous confirme dans l'estime où nous le tenons.

Ferré exprime ses pensées sans concession ni crainte et nous saluons une honnêteté jamais démentie dans un art scrupuleux. Il n'est pas jusqu'au refus d'une publicité tapageuse qui ne nous

réjouisse. Qu'on appelle une telle attitude de l'orgueil ou le fait d'un mauvais caractère, j'y vois davantage le souci de la qualité intrinsèque. Si la chanson est bonne, elle passera d'elle-même.

Elle passe, en effet, malgré certains côtés non-populaires du texte et de la musique. Pourtant, l'excessif Ferré nous fait souvent mal ! Il faut avouer que son parti-pris de misanthropie n'est pas d'un commerce facile, non plus qu'une ironie acerbe. On en vient à souhaiter un peu de confiance, malgré les trahisons, les turpitudes, en cet homme, capable aussi de tant de grandeur.

Conclusion

Voici venu le moment d'ébaucher une conclusion.

Qu'on admire Ferré ou qu'on l'exécra, nous sommes tous bien forcés de lui reconnaître une des premières places dans la course de la chanson française.

Musicien jusqu'au bout des ongles, poète incontesté et cousin des Villon, Apollinaire et Aragon, miroir de son siècle par mille aspects divers, fût-ce dans l'alternance des thèmes d'espoir et d'évasion, Ferré réussit la gageure de nous contraindre à l'attention.

Artiste, il nous inflige de douloureux chefs-d'œuvre où rythme, texte et mélodie, intimement compénétrés, nous forcent, par le truchement d'une chanson authentique, à une réflexion intérieure sur le sens de la vie et de notre civilisation contemporaine.

Anticonformiste enragé, il semble à certains jours, poursuivre une volonté de désacralisation impétueuse. Frère de Camus, moins par le goût d'une parole lapidaire que par le sens de la fragilité et de la dignité de l'homme ; frère de Sartre par une critique serrée de la société et de l'absurdité radicale de la condition humaine ; frère de Kafka par le côté « bloqué » et sans issue de notre vie, on ne peut pourtant le hisser au rang de philosophe. Il reste chansonnier avec ce que cela comporte

d'ébauché — les touches successives du peintre — dans l'expression d'une réalité ou d'une pensée. Par le mécanisme de l'intuition poétique qui sans doute ne refuse pas l'aide du verbe, mais est contrainte à une brièveté facilement dépourvue de nuances.

Ensemble noir, nous devons le souligner mais voici qu'à travers le marasme intégral, surgit d'un mot, d'un accord, d'une note, un accent de bouleversante tendresse qui sauve tout. Deux êtres s'aiment . . . , un pauvre a retrouvé son ami : il demeure le trésor d'un cœur d'homme.

Si j'osais m'aventurer à prononcer un jugement sur Ferré, ce serait dans le sens d'une victoire de la tendresse humaine sur tous les blasphèmes, les cris et les pamphlets. Ce serait pour inviter ceux qui ont des oreilles pour entendre, à se pencher sur lui et retrouver, soigneusement enfoui sous la tornade des paroles, quelque chose du vieux programme : « Je suis venu pour les plus pauvres . . . »

Loin de moi l'idée saugrenue de cléricaiser Ferré. Mais je suis sensible à son cri d'alarme dans un monde où tout est remis en question et où les structures ne satisfont plus — ni assez vite — l'ensemble des hommes, acculés à de nouveaux problèmes de vie.

Ferré pousse ce cri à sa manière, celle d'un incroyant, peut-être — qui le dira ? — mais celle d'un homme qui dit honnêtement et crûment le borbier contemporain.

On ne chante pas l'Amour et l'Amitié comme lui, sans que transparaisse l'espoir que l'homme — et nous ajouterons : avec la Grâce de Dieu — retrouve un jour un univers en paix.

Un monde autrement structuré où l'argent, les pauvres, les Judas, les filles, les voyoux, les amoureux et les forains, enfin réconciliés, trouveront l'épanouissement de leur cœur chaviré.

*Un monde où restera,
bien large ouverte,
une grande allée fleurie pour les poètes.*

Essai de discographie

Forcément incomplète, pour mille raisons, nous mentionnons pourtant les disques qui sont susceptibles de donner de l'auteur la plus juste opinion. Ceux dont les interprètes ont bien servi le compositeur et l'artiste.

Nous citons aussi le nom des collaborateurs de Ferré — toujours si bien choisis — et dont nous n'avons pas voulu parler en cours d'étude, réservant au seul Ferré notre essai : Caussimon, Claude, Willemetz, sans oublier Aragon et Baudelaire...

ODEON, MOE 2097.

Mon p'tit Voyou (Ferré). — *Notre-Dame de la Mouise* (Willemetz, Madeleine Ferré, Ferré). — *A la Seine* (Caussimon et Ferré). — *Judas* (Ferré).

ODEON, MOE 2096.

La chambre (Baer, Ferré). — *Le Parvenu* (Ferré). — *Notre Amour* (Ferré). — *Le Pont Mirabeau* (Apollinaire-Ferré, chanté par l'auteur).

PHILIPS, N. 76.024.

L'Homme. — *Nous les filles*. — *Les amoureux du Havre*. — *Cloches de Notre-Dame* (Ferré, chanté par Catherine Sauvage). — *Le piano du pauvre*. — *Vitrines*. — *Et des clous*. — *Barbarie*.

CHANT DU MONDE, L.D.M. 4022.

L'île St Louis (Claude et Ferré). — *La chanson du sca-phandrier* (Baer et Ferré). — *Barbarie*. — *L'inconnue de Londres*. — *Le bateau Espagnol*. — *A St Germain des prés*. — *La vie d'artiste* (Claude et Ferré). — *Le Flamenco de Paris*. — *Les Forains*. — *Monsieur-tout-blanc*. — *L'esprit de famille* (Ferré, chanté par Ferré).

ODEON, MOE 2022.

La Rue. — *Visé la réclame*. — *Monsieur mon passé*. — *L'âme du rouquin* (Ferré par lui-même).

ODEON, MOE 2175.

Le jazz-band. — *Le temps du tango* (Caussimon et Ferré). — *Mon Camarade*. — *Les copains d'la Neuille*.

PHILIPS, 432.214.

Java partout (Ferré chanté par Greco).

PHILIPS, 432.094.

La Fortune. — *Le Temps du plastic* (Ferré chanté par Patachou).

PHILIPS, B. 76.018.

Paris-Canaille (Ferré chanté par Catherine Sauvage). — *L'île St Louis*. — *Monsieur William*.

ODEON, O.S.X. 109.

La Vie, Monsieur mon Passé, Graine d'ananas, Le piano du pauvre, Visé la réclame, L'homme, Merci mon Dieu, Mon p'tit voyou, Monsieur William, L'âme du rouquin, Paris-Canaille, La Rue — (chanté par lui-même).

ODEON, O.S.X. 1126.

Le guinche, La fortune, Ma vieille branche, T'en as, La grande vie, Le temps du plastic, Pauvre Rutebeuf, L'amour — (par lui-même).

BOITE A MUSIQUE, E.X. 237. 45 t. LD.

Java partout — (Serge et Sonia chantent Ferré). — *Dieu est nègre*. — *Comme dans la haute*. — *La Maffia*.

B.A.M. E.X. 251.

La poésie fout l'camp, Villon (Par les mêmes).

CHANT DU MONDE, L.D.M. 4022 et E.P. 45.3011.

Léo Ferré chante Léo Ferré.

ODEON, MOE 2098.

Vitrines. — ... *Et des clous*. — *Merci, mon Dieu*. — *Graine d'Ananas* (Ferré par lui-même).

ODEON, MOE 2214.

Tahiti. — *La Vie*.

PHILIPS, B. 76518 R.

Catherine Sauvage chante Léo Ferré: *Jolie Môme*; *L'homme*; *Le temps du tango*; *Paname*; *La sisique*; *La maffia*; *Noël*; *Pauvre Rutebeuf*; *Les rupins*; *Le guinche*.

PHILIPS. B. 76521 R.

Catherine Sauvage chante Léo Ferré: *Paris-Canaille*; *Nous les filles*; *Le piano du pauvre*; *Java partout*; *Graine d'Ananar*; *La fille des bois*; *Les amoureux du Havre*; *Comm' dans la haute*; *La vie*; *Mon p'tit voyou*.

BARCLAY. 80133 M.

Paname; *Merde à Vauban*; *Quand c'est fini*; *ça recommence*; *La Maffia*; *Jolie môme*; *Les poètes*; *Comme à Ostende*; *Si tu t'en vas*.

BARCLAY. 80138 M.

Les chansons d'Aragon par Léo Ferré: *L'affiche rouge*; *Tu n'en reviendras pas*; *Est-ce ainsi que les hommes vivent*; *Il n'aurait fallu*; *Les fourreurs*; *Blues*; *Elsa*; *L'étrangère*; *Je t'aime tant*; *Je chante pour passer le temps*.

FOYER NOTRE-DAME

184, rue Washington, Bruxelles 5

(Direction : Fernand Lelotte, S.J.)

SES REVUES :

FOYER NOTRE-DAME, revue de spiritualité. 75.000 abonnés.

FAMILLE, COLLEGE & INSTITUT, revue d'éducation. 30.000 abonnés.

SES BROCHURES :

LE SACRIFICE DE LA MESSE (140^e mille) : 16 pages.

PRIERES A NOTRE-DAME (200^e mille) : 16 pages.

POUR MIEUX SE CONFESSER (240^e mille). Edition pour jeunes gens ;
édition pour jeunes filles : 56 pages.

VENT DEBOUT (80^e-90^e mille) pour réussir ses vacances : 48 pages.

BRINDILLES (40^e mille). — 150 méditations.

GRAINS DE BLE (25^e mille). — 125 méditations.

DES SAVANTS NOUS PARLENT DE DIEU (R. Courtois, S.J.) : 72 p

QUI NOUS DIRA LA VERITE ? (260^e mille ; pour jeunes gens).

QUI ME REPENDRA ? (230^e mille ; pour jeunes filles).

DES CINQ SENS ET... DE QUELQUES AUTRES ! (15^e mille) : 64 p

LE CAREME, MONTEE VERS PAQUES (R. Bastin, o.m.i.) : 32 pages.

SES COLLECTIONS :

< CONVERTIS DU XX^e SIECLE (1.500.000 brochures vendues). 75 biographies parues. — Traduit en néerlandais, portugais, espagnol, italien, grec, coréen, allemand, vietnamien, japonais, danois, slovaque

CARNETS DE SPIRITUALITE MARIALE (4 broch. de 16 à 24 pages)

EST-IL VRAI QUE... ? (30 brochures parues).

VIE, AMOUR & CHANSONS (brochures de 32 p.).

SES ENQUETES :

LA FOI DES COLLEGIENS (P. Delooz).

POURQUOI NE SERONT-ILS PAS PRETRES ? (P. Delooz).

LA FOI DES JEUNES FILLES (P. Delooz).

LA FOI DES ELEVES DE L'ENSEIGNEMENT D'ETAT (P. Delooz)

LA FOI DES LYCEENS CATHOLIQUES EN FRANCE (P. Gouyon).

3.000 JEUNES NOUS PARLENT DE LA RADIO, DE LA T.V., DU CINEMA (R. Courtois, s.j.).

SES LIVRES :

ETOILE DU MATIN (70^e m.), par F. Lelotte, S.J. — Méditations liturgiques ; 230 pages. Traduit en italien, espagnol, allemand, néerlandais

LA SOLUTION DU PROBLEME DE LA VIE (12^e édition illustrée).

par F. Lelotte, S.J. — Synthèse du catholicisme, en 5 cahiers : 430 pages, 10 traductions

RABBONI (65^e mille), par F. Lelotte, S.J. — Consignes et Prières pour mieux servir. 280 pages. Traduit en néerlandais, espagnol, allemand, italien, anglais.

QUEL PRENOM LUI DONNER ? par Ch. Lambotte, S.J. 112 pages
500 prénoms chrétiens avec la biographie et la bibliographie du saint.

CONFITEUR, par Ch. Lambotte, S.J. (4^e édition — 20^e mille) : manuel de confession en douze langues.

ETINCELLES (60^e m.). 1200 pensées. Traduit en portugais et italien

Demandez prix et catalogue complet